

La Cité

François Lemire

François Lemire

La Cité

© François Lemire, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6446-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Après un bon bout de temps à ne contempler que des rochers et des arbres, on monte une longue pente abrupte et en haut on atteint une sorte de plateau. Les kilomètres s'égrènent avec de plus en plus d'impatience. La rivière traversée par un pont, l'entrée forestière d'une compagnie de papier et enfin les vestiges d'une installation frontalière marquent l'approche. C'est là qu'à la nuit tombée on voit dans le ciel des lueurs, c'est le silence et pourtant on sait qu'elle est là, la Cité.

On peut réellement appeler Cité, cette agglomération d'environ cent cinquante mille âmes dans le Nord-Est de l'État de New York. Son importance vient de son caractère unique, du simple fait d'être seule entourée de villages de cambrousse. Ainsi les villageois ont tendance à s'agglutiner dans la Cité et ce, dès le jeudi soir et y revenir tout au long du week-end. Tantôt pour y faire des achats, tantôt pour s'y distraire ou simplement flâner. N'est-elle pas la seule véritable municipalité de la région à posséder des infrastructures dignes de ce nom soit un centre commercial avec ses multiples boutiques, une douzaine de restaurants dont un franchement gastronomique, plusieurs bars aux terrasses fleuries l'été et aux verrières givrées l'hiver ?

Son parc central et sa bibliothèque municipale en font un endroit agréable pour déambuler les samedis ou dimanches après-midi.

Les citoyens aiment bien arpenter sa rue principale, léchant les vitrines, fouillant les entrailles des antiquaires à la recherche d'objets rares, profitant des derniers rayons du soleil estival.

Certes plusieurs jeunes gens ont quitté la région pour aller s'installer à Albany ou même à New York, la Big Apple, justifiant cette trahison pour des raisons d'études supérieures ou de travail. Mais dans la majorité des cas, ils reviennent dès que possible dans leur ville natale si une opportunité se présente à eux.

Tous à leur façon, leur chauvinisme ou leur snobisme mal placé, avouent aisément adorer leur ville. Il faut dire qu'elle est bien belle cette communauté urbaine avec sa mairie en pierre de taille et en parements de bois blanc sur lesquelles grimpent des plantes rupestres, sa cathédrale majestueuse au clocher pointant vers le ciel, ses rangées de chênes et d'érables centenaires, ses trottoirs

bien propres, ses parterres fraîchement tondus, ses maisons se disputant les unes les autres une coquetterie consommée. Qu'on y soit né ou qu'on y soit adopté, il fait bon vivre dans la Cité. Et pour cause, on y trouve tous les services d'une très grande ville sans y avoir les inconvénients comme le bruit infernal, la pollution allant jusqu'au smog indésirable et la circulation démente responsable de rage au volant. La ville a le charme de la campagne mais sans l'odeur de fumier de vaches ou de poulet ou de lisier de porc. Au contraire, il y règne en permanence, durant la belle saison, un parfum de fleurs odorantes. Daphnés, clématites, mimosas, gardénias, jasmins, lilas, rosiers se disputent l'air ambiant.

Rares sont les maisonnettes qui n'ont pas leur jardin de légumes et de fines herbes comme le basilic, la menthe poivrée, l'origan ou le thym citronné ; leur aménagement paysager ou leurs jardinières suspendues aux galeries et autres balcons ; leurs boîtes à fleurs sous des fenêtres garnies de volets de bois peints aux couleurs gaies et chaudes.

Il y a bien sûr quelques barbares dans le décor. Par exemple, l'énergumène de la Vieille Ville qui pétarade avec sa camionnette délabrée. Ou cet autre hurluberlu de la Zone Ouest qui a installé une guirlande lumineuse autour de sa véranda avec des contenants de javellisant. Ou encore ce couple du Côteau Est qui organise à l'automne des dégustations de maïs tapageuses où les participants sont assis sur leur caisse de cannettes de bières Budweiser, Michelob ou Miller Light. Mais dans l'ensemble les habitants de la Cité savent se tenir et jouir de la quiétude d'une vie sans tracasseries.

L'an dernier un rigolo venant de l'extérieur, a tenté de faire un vol de banque. Il n'a pas eu le temps de dire ouf qu'il était pieds et poings liés. Il n'avait pas prévu sa sortie, si sortie il y a. La vallée n'a qu'une route régionale la traversant. Il s'agit pour la police de la bloquer à ses extrémités et voilà le travail. Une véritable souricière. Cet état de chose a le don de sécuriser définitivement des gens ayant déjà tendance à dormir sur leurs deux oreilles.

La Cité est divisée en deux par la rivière Mohawk dont le vieux pont désaffecté sert de piste cyclable. Sur ses bords, on y a aménagé un grand marché public, une fontaine lançant tout le jour un jet d'eau impressionnant et puis une promenade où déambulent des familles entières avec bien sûr une terrasse offrant des en-cas et autres pâtisseries. C'est là qu'à chaque année se déroule le feu d'artifice de la fête nationale du 4 juillet. Inutile de s'inquiéter pour les étincelles, elles retombent gentiment dans l'onde après leurs envolées joyeuses. Le vacarme

du spectacle pyrotechnique détonne sur la falaise d'en face accentuant l'effet de tonnerre au plus grand plaisir des enfants ayant droit, exceptionnellement, de se coucher tard pour l'occasion. C'est là que les amoureux se promettent mer et monde en cherchant à y croire eux-mêmes. S'aiment-ils vraiment ou sont-ils tout simplement amoureux de l'amour lui-même ? Peu importe, l'amour n'est-il pas fait pour être inventé et réinventé ?

Malheureusement, c'est là aussi qu'on a trouvé des tubes de colle à modèle réduit éventrés comme un bouton au beau milieu d'un visage qui, sans cela, aurait été parfait. Cela témoigne du dérapage de quelques adolescents inconscients.

Au bout du site s'élève une statue épanouie d'un grand raffinement. De son cou jusqu'aux fesses callipyges de cette Vénus, tout n'est que courbes gracieuses. Elle est le symbole de la Cité, son talisman, son icône, la reine de ce petit royaume isolé.

En toutes saisons, la Cité dévoile effrontément ses charmes. L'été, elle montre ses parcs fleuris dont des horticulteurs aguerris en ont fait des mosaïcultures. L'automne, c'est toutes les couleurs de la nature, antérieurement verte, qui explosent en marron, orange, jaune et rouge d'un panorama grandiose qui se reflète dans la rivière Mohawk. L'hiver, la neige recouvre toute la végétation et les toits des demeures comme une nappe de mariée. Au printemps avec son camaïeu de vert, elle annonce en grande pompe la fin des classes et le début des vacances tant attendues par les étudiants empressés de se lancer dans des aventures estivales.

La confrérie des chasseurs et des pêcheurs ainsi que les campeurs et les randonneurs de la ville et des petits villages environnants y trouvent aussi leur compte puisqu'une immense forêt et une multitude de petits lacs et de rivières sont à leur portée.

Ne sommes-nous pas dans la région des Adirondacks au Nord de l'État de New York ?

2

Une sorte de nympnette au corps élancé et au charme discret dévale l'escalier à la course d'une superbe demeure dans un quartier cossu de la Cité dont les rues sont bordées des deux côtés de chênes majestueux.

— Maman je n'ai pas le temps de prendre mon petit-déjeuner, je suis trop en retard.

— Pas question Elizabeth, tu sais très bien qu'il n'est pas bon d'aller en classe avec un estomac vide et ce, aussi bien pour ta santé que pour ta concentration durant les cours.

— OK mais juste un jus d'orange et un morceau de fromage en quatrième vitesse.

— Tu pourrais pourtant prévoir le temps qu'il te faut pour te préparer. C'est toujours la même chose à tous les jours. Ne peux-tu, comme ton frère, être prête à partir quand c'est le temps. Cesse de procrastiner, c'est énervant à la fin.

— Maman je t'en prie. Ne me sors pas ton éternel boniment de mère poule.

Puis se tournant vers son paternel :

— Papa, est-ce que tu veux me reconduire à l'école ?

— Pourquoi n'as-tu pas pris à temps l'autobus comme ton frère ?

— Parce que je n'étais pas prête.

— Des excuses, toujours des excuses, tu m'épuises.

— Si tu ne veux pas. J'irai à pied, je serai en retard et je devrai en subir les conséquences, dit-elle d'un air piteux.

— OK, répond machinalement son père qui laisse sa lecture de son foutu quotidien, le *City Herald Tribune*.

Il n'a pas, l'ombre d'un instant, porté attention au manège du matin. Il sirotait à petites gorgées un café colombien brun velouté avec l'air satisfait d'un homme

qui a bien réussi dans la vie. Mr Forsythe, est un homme de taille moyenne aux cheveux brun et aux tempes légèrement grisonnantes. Il a un visage carré et des yeux bruns, affichant continuellement un sourire en coin. Il ne rit pas des autres, ni de la situation présente mais il se sourit seulement à lui-même. Ce comptable agréé de formation est le propriétaire d'une grosse usine de fabrication de matériaux de construction à la sortie de la ville. Il a bâti ladite entreprise à la sueur de son front et en est très fier. Il a quarante-six ans et sa situation financière lui permet amplement de laisser sa femme s'occuper de la maison sans qu'elle ait besoin de travailler à l'extérieur. Cette dernière, une très jolie femme ayant l'air beaucoup plus jeune que son mari, apprécie son état, elle qui aime bricoler, décorer sa maison, cultiver ses herbes fraîches et ses fleurs, prendre soin de sa famille et de son intérieur sans oublier les quelques heures par semaine qu'elle met au service de sa communauté via un organisme de bénévolat destiné aux aînés. Mais par-dessus tout, ce qu'elle adore, c'est jardiner. Mettre en valeur les plantes annuelles et saisonnières autour de leur propriété. En outre, elle est souvent sollicitée par son mari pour organiser des dîners copieux pour les cadres de son entreprise, les fournisseurs et ses gros clients. C'est lors de ces événements qu'elle se montre une parfaite hôtesse ayant acquis une grande aisance dans l'art de recevoir avec toute l'étiquette requise. De plus, une bonne partie de la bourgeoisie de la Cité sait qu'elle est un vrai cordon bleu. N'a-t-elle pas suivi un cours de cuisine intensif avec les grands chefs français de New York que sont Jean-Georges Vongerichten, Daniel Boulud et Eric Ripert ? Un cadeau de mariage de sa belle-soeur, elle aussi gastronome à ses heures. Un intérêt commun qui n'est pas étranger à leur complicité actuelle au plus grand plaisir de son mari qui aime beaucoup sa sœur cadette. Le mari de cette dernière travaille d'ailleurs pour Forsythe à titre de directeur des ressources humaines de son usine. Aux fils des ans, ils sont devenus de bons copains et jouent au golf ensemble dès que l'occasion se présente. Somme toute, l'entreprise est une affaire de famille où la confiance règne.

Mr Forsythe a souvent lu des histoires déconcertantes concernant des entreprises qui ont fait faillite à la suite des dérives de leurs gestionnaires ou de leurs employés qui ont, ni plus ni moins, volé leurs propres patrons. Certains récits relatent des conflits entre propriétaires ou enfants pour la gouvernance de l'entreprise à la suite du décès de son fondateur devant s'en retourner dans sa tombe. Souvent il a fallu l'intervention des tribunaux pour mettre un terme au litige comme si le marché de la concurrence n'était pas déjà assez difficile à

contrer.

*

Mr Jeremy Forsythe a rencontré sa femme alors qu'il faisait du démarchage pour lancer son entreprise. Il a alors vu sa future, à quatre pattes fourrageant dans le jardin d'un client potentiel, un riche entrepreneur général en construction. Dès qu'il a jeté un regard sur cette jeune femme en salopette bleue et en chemisette jaune qui ne craignait pas de se salir les mains, il a ressenti de l'admiration. Après avoir terminé son contact d'affaires, en sortant de chez ce dernier, Jeremy n'a pu résister à s'adresser à l'horticultrice.

— Bonjour Mademoiselle.

La jeune femme se redressa sur ses genoux et sourit à l'homme séduisant qui lui parlait.

— Bonjour Monsieur.

— Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Je suis Barbara et je suis ici chez-moi.

— Vous êtes la fille de Jos Cuthbert.

— Tout juste.

— Que faites-vous ?

— Comme vous le voyez, je jardine.

Nul doute que cet entrepreneur avait amplement les moyens d'engager un jardinier mais non, c'est sa fille qui tenait à faire le boulot elle-même, édifiant en diable !

— Votre famille n'a pas de jardinier ?

— Oui, c'est moi et je n'ai rencontré aucune difficulté à obtenir le job, puisqu'en plus d'être la fille Cuthbert, je suis paysagiste professionnelle. C'est

d'ailleurs moi qui m'occupe de l'aménagement extérieur de tous les projets de construction de mon père, déclare-t-elle fièrement.

— Je comprends mieux, merci. Vous allez peut-être me trouver audacieux pour ne pas dire téméraire mais serait-il possible que nous dînions ensemble ce soir ou demain, ou simplement prendre un verre ou un café ?

— Commencez par vous présenter et j'aviserais ensuite, dit-elle d'un air narquois, les mains sur les hanches.

— Vous avez raison. Je m'excuse de ma légèreté. Je m'appelle Jeremy Forsythe, je suis le propriétaire de l'usine de matériaux de construction à la sortie de la ville et je suis venu voir votre père pour lui demander comment nous pourrions faire affaire ensemble.

— Et qu'en a-t-il résulté ?

— Il est très intéressé puisque je lui offre une super réduction sur tous les matériaux qu'il achètera chez-moi. C'est ce que j'appelle un contrat gagnant-gagnant comme je les aime.

— C'est un bon point en votre faveur, Monsieur. Mon père et moi avons plusieurs choses en commun dont une sainte horreur des arnaqueurs de tout genre.

— Mmm...

— Je vais lui parler de votre invitation à dîner et nous verrons si c'est une bonne chose que j'accepte votre proposition. Je suis une personne très organisée et je ne me lance pas dans une aventure, quelque elle soit, sans y réfléchir à deux fois, probablement comme vous, non ?

— Oui, bien sûr. J'attends donc de vos nouvelles, si nouvelles il y a mais j'ai bon espoir qu'on se revoit bientôt. Je crois sincèrement que nous pourrions nous entendre.

— Je constate aussi que vous ne perdez pas de temps en palabres quand vous entreprenez une chose. Un autre bon point pour vous.

— Mmm... Votre père a ma carte d'affaire en ce qui concerne mes coordonnées.